

TANGENCIES

Le 150^e anniversaire de la revue *Familia* Significations culturelles et identitaires

MARIA BERÉNYI



Familia, 5/17 juin 1865

Maria Berényi

Chercheuse et écrivain, directrice de l'Institut de Recherches des Roumains de Hongrie. Auteur, entre autres, du vol. **Personalități marcante în istoria și cultura românilor din Ungaria (Secolul XIX)** (Personnalités de marque dans l'histoire et la culture des Roumains de Hongrie, XIX^e siècle) (2013).

LES DEUX villes, Buda et Pest, devenues par la suite Budapest, représentent un point de référence sur la carte culturelle des Roumains au XIX^e siècle, comme l'attestent les livres de haute importance pour l'histoire des Roumains parus dans cette métropole, de même que les journaux et les revues de prestige et les sociétés culturelles. Les milliers d'intellectuels roumains et les grandes personnalités de la culture roumaine ayant fréquenté ses universités ont contribué à la préservation de la langue et de l'identité de la communauté roumaine établie dans la capitale de la Hongrie. Ce que ces hommes éclairés ont initié, accompli et parachevé a été le fruit de leurs propres efforts, dans les conditions imposées et permises par les autorités locales.¹

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, 52 feuilles et revues roumaines ont paru dans la capitale de Hongrie, dont *Albina*, *Concordia*, *Federațiunea*, *Familia*, *Lucașfărul* etc.² Ayant à leur tête des militants pour les droits poli-

tiques, culturels et nationaux des Roumains, tels que Iosif Vulcan, Alexandru Roman, Vincențiu Babeș, Octavian Goga, elles ont revêtu des aspects national-culturels spécifiques en fonction de la conjoncture politique, le journaliste s'identifiant souvent au combattant politico-culturel.

L'intention de Iosif Vulcan³ de fonder une revue culturelle remonte au début de son activité de journaliste. Une pareille réalisation dans le domaine culturel et littéraire, étant donné les conditions spécifiques des Roumains de Hongrie, exigeait une préparation rigoureuse, d'autant plus que les premières tentatives en ce sens avaient échoué. Le 5 avril 1865, Iosif Vulcan, alors âgé de 24 ans, s'adressa au Lieutenant de Buda en demandant la permission de sortir une revue littéraire qui devait s'intituler *Familia*. Le titre de la revue, comme il découle de l'article-programme, avait une double signification : la volonté de s'adresser à la fois à chaque famille roumaine et à la grande famille, la nation roumaine. Deux sont les idées poursuivies par le jeune rédacteur : l'éducation dans un esprit national et l'élévation du peuple par la culture. Il s'est attelé à un travail d'éclaircissement et de mûrissement culturel du peuple roumain, en ouvrant la voie vers la civilisation et la modernisation. L'importance de la revue *Familia* consiste justement dans le fait qu'elle s'adressait à un public nombreux, qui faisait les premiers pas vers une vie culturelle nationale, permettant à la langue roumaine de pénétrer dans les villages et les bourgs les plus reculés.⁴

Au début du mois d'avril 1865, le jeune Iosif Vulcan demanda à la Préfecture de la Police de Pest la permission de publier une revue, en y attachant aussi le futur programme éditorial : il était centré sur la diffusion de connaissances générales d'art et de culture et excluait toute prise de position politique. C'était, certes, une déclaration formelle, destinée à gagner la bienveillance des autorités et, peut-être, à attirer les lecteurs indifférents aux troubles politiques de l'époque. Vulcan savait parfaitement que l'action sociale et culturelle qu'il initiait aurait, comme dans le cas de plusieurs revues transylvaines, de forts échos politiques.

Le but de la revue est précisée dans une lettre que Iosif Vulcan a envoyée à George Barițiu, le 9 avril 1865 : « Cette feuille évoquera les portraits des hommes illustres et leurs biographies, ainsi que des poésies et des nouvelles originales, des traductions des poètes et écrivains européens renommés, des dissertations sur l'histoire, la langue, l'esthétique etc. »⁵ Iosif Vulcan s'est considéré comme le continuateur à la fois de la ligne journalistique transylvaine établie par George Barițiu et Timotei Cipariu et de sa propre activité de collaborateur aux périodiques *Umoristul*, *Gura satului*, *Concordia* et *Aurora română*. Pendant quatre décennies, la revue *Familia* allait publier, trois fois par mois, des biographies, études historiques et linguistiques, folklore, aspects de la science et de l'art contemporain, littérature roumaine et étrangère (la dernière en traduction), informations sur la vie politique, sociale et culturelle roumaine et étrangère.

La liste des collaborateurs est impressionnante : George Barişiu, Timotei Cipariu, Al. Papiu-Ilarian, Alexandru Roman, At. M. Marienescu, Nicolae et Aron Densuşianu, N. Petra-Petrescu, Gheorghe Sion, B. Petriceicu-Hasdeu, Ion Lapedatu, Iulian Grozescu, George Coşbuc, Al. Vlahuţa, Matilda Cugler, Veronica Micle, Maria Cunţan, Lucreţia Suciu, George Murnu, Octavian Goga, Virgil Oniţiu, I. L. Caragiale, Ioan Slavici, I. Pop-Reteganul, Miron Pompiliu, Ilarie Chendi, N. Iorga etc.

AU DÉBUT de 1866, Iosif Vulcan recevait à la rédaction de la revue *Familia*, qui comptait à peine quelques numéros (elle avait commencé à paraître à Pest le 5 juin 1865), une lettre et plusieurs poésies envoyées par un élève de Tchernivtsi. L'auteur, Mihail Eminovici, se recommandait comme élève « privé » au gymnase de cette ville et demandait au rédacteur de bien vouloir publier dans la revue ses premiers essais poétiques. Vulcan fit publier l'une de ces poésies, « De-aş avea » (Si j'avais...), dans le numéro 6 (du 25 février/9 mars 1866), accompagnée d'une note d'encouragement : « Avec grand plaisir nous ouvrons les colonnes de notre feuille à ce jeune homme de 16 ans, qui nous a agréablement surpris avec ses premiers essais poétiques qu'il nous a fait parvenir. » À la rubrique Poste de la rédaction, il lui transmet le message suivant : « Tchernivtsi. M. E. : Heureux d'avoir reçu la correspondance. » Comme le nom du jeune poète ne paraissait pas avoir une résonance clairement roumaine, Vulcan a pris la liberté de le roumaniser, en le transformant de Eminovici en Eminescu, sans lui donner nulle explication. Le poète accepta cette nouvelle forme de son nom et, à partir de ce moment-là, il allait signer sous le nom Mihai Eminescu. Deux décennies après, Vulcan expliquait son geste comme il suit (*Familia*, n° 2, 13/25 janvier 1885) :

Il y a vingt ans, un beau matin de février 1866, nous reçûmes à la rédaction une lettre envoyée de Bucovine. La lettre contenait quelques poésies, les premiers essais d'un jeune homme qui signait Mihail Eminovici. Il n'avait que 16 ans. Le charme de ses poésies, compte tenu du bel âge de l'auteur, témoignait d'un vrai talent, qui devait avoir un brillant avenir dans la littérature roumaine. Aussi avons-nous publié avec grand plaisir ces inspirations juvéniles, la première paraissant dans le numéro 6 de cette année-là de la revue Familia.

Cependant le rédacteur prit la liberté de faire un petit changement. Comme le nom Eminovici ne lui sonnait pas bien... il le roumanisa, en en modifiant la terminaison, ce qui explique pourquoi ces poésies parurent dans notre feuille sous le nom Eminescu. L'auteur ne protesta pas, il adopta même ce nom et allait désormais l'utiliser pour signer toutes ses futurs poésies et autres écrits. C'est ainsi que fut introduit le nom Eminescu dans notre littérature, le parrain en est le soussigné...

La publication de cette première poésie est suivie d'une riche correspondance entre les deux, qui, malheureusement pour l'histoire de la littérature, s'est perdue. Les réponses laconiques à la Poste de la rédaction sont les seules à prouver cet échange de lettres entre Vulcan et Eminescu (par exemple, *Familia*, n° 10 du 15/17 avril 1866 : « Tchernivtsi. M. E. Je t'envoyai une lettre personnelle »). C'est ainsi que dans le n° 14 du 15/27 mai 1866 de la revue *Familia* fut publiée la deuxième poésie signée Mihai Eminescu, « O călărire în zori » (Une cavalcade à l'aube). S'ensuivirent « Din străinătate » (Depuis l'étranger) (n° 21 du 17/29 juillet 1866), « La Bucovina » (En Bucovine) (n° 25 du 14/26 août 1866), « Speranța » (L'espoir) (n° 29 du 11/23 septembre 1866) et « Misterele nopții » (Les mystères de la nuit) (n° 34 du 16/28 octobre 1866). Le poète travaillait aussi à la traduction de la nouvelle « Lanțul de aur » (La chaîne d'or) d'Onkel Adam, qui serait publiée par fragments dans cinq numéros de suite (nos 33 à 37, octobre-novembre 1866). L'année suivante, *Familia* allait publier deux autres poésies, inspirées par l'amour de la patrie : « Ce-ți doresc eu ție, dulce Românie » (Ce que je te souhaite, ma douce Roumanie) (n° 14 du 2/14 avril 1867) et « La Heliade » (Chez Heliade) (n° 25 du 18/30 juin 1867).

C'est en 1868 que Vulcan rencontra Eminescu pour la première fois, lors de la tournée entreprise en Transylvanie par la troupe théâtrale de Mihail Pascaly, dans laquelle il était souffleur. La rencontre eut probablement lieu autour de la date du 6-7/18-19 août 1868, et ce fut à ce moment-là que Eminescu aurait donné à Vulcan la poésie « La o artistă » (Chez une artiste), qui allait être publiée dans le n° 29 du 18/30 août 1868. Elle sera suivie de « Amorul unei marmore » (L'amour d'un marbre), qui parut dans le n° 33 du 19 septembre/1^{er} octobre 1868.

C'est ainsi que prit fin la première période de collaboration entre *Familia* et Mihai Eminescu, celui-ci s'orientant dorénavant vers la revue *Convorbiri literare* de Iași. Cette collaboration ne sera reprise qu'après plus d'une décennie. Il est possible que Vulcan et Eminescu se soient entre temps rencontrés soit à Pest, en 1871, au moment où celui-ci revenait dans le pays après des études à Vienne, soit à l'occasion des cérémonies ayant marqué le jubilé du monastère Putna. Comme nous ne disposons pas d'un témoignage clair en ce sens, nous devons nous fier à l'affirmation de Iosif Vulcan, parue dans l'article « Suveniruri bucureștene : Seratele literare la dl. Maiorescu » (Souvenirs de Bucarest : Les soirées littéraires chez M. Maiorescu) (*Familia*, n° 6 du 5/17 février 1884) : « C'est là-bas que je revis, douze ans après, le génial Eminescu ainsi que d'autres vieilles connaissances. »

En 1879, Iosif Vulcan est élu membre correspondant de l'Académie Roumaine, alors qu'en 1880 la rédaction de la revue *Familia* s'installe à Oradea. Vulcan se rend à plusieurs reprises à Bucarest, soit pour des expositions, des spectacles de théâtre ou des concerts, soit pour prendre part aux séances litté-

raires organisées chez Titu Maiorescu ou pour répondre aux invitations reçues de la part de quelques hommes de lettres ou des scientifiques. Le 30 mars 1883, Iosif Vulcan participe à la soirée de la Société Junimea, où il rencontre Mihai Eminescu pour la troisième fois. Celui-ci lit sept poèmes, « qui électrisèrent tous les participants et soulevèrent de vives applaudissements », comme Vulcan allait l'affirmer dans le n° 6 de *Familia* du 5/17 février 1884. Sur le conseil de Maiorescu, Eminescu donne quelques poésies à Iosif Vulcan, pour les publier dans la revue d'Oradea : « S-a dus amorul » (Mon amour s'est perdu) (n° 17 du 24 avril/6 mai 1883), « Când amintirile... » (Lorsque les souvenirs...) (n° 20 du 15/27 mai 1883), « Adio » (Adieu) (n° 23 du 5/17 juin 1883), « Ce e amorul ? » (Qu'est-ce que l'amour ?) (n° 29 du 17/29 juillet 1883), « Pe lângă plopul fără soț » (Le long des peupliers) (n° 35 du 28 août/9 septembre 1883), « Și dacă... » (Si les rameaux) (n° 46 du 13/25 novembre 1883), « Din noaptea » (De la nuit) (n° 7 du 12/24 février 1884).

Comme Iosif Vulcan lui envoie des honoraires, Eminescu le remercie et lui confie quelques opinions personnelles sur des aspects qui, quelque surprenants qu'ils puissent paraître, ressemblent beaucoup à des pratiques actuelles :

Cher monsieur et ami,

Un grand remerciement pour les honoraires que vous m'avez fait parvenir, les premiers que j'aie reçus de ma vie pour mes ouvrages littéraires. En Roumanie, c'est le règne de la démagogie, à la fois dans la politique et la littérature.

Tout comme l'homme honnête reste ici inconnu dans la vie publique, le vrai talent est étouffé par les mauvaises herbes de la médiocrité, de cette école qui croit pouvoir remplacer le talent par l'impertinence et l'admiration réciproque.

Pardonnez-moi, cher ami, ce ton polémique, mais le fait de me voir rémunérer d'un coin tellement éloigné de Roumanie, Oradea Mare, fut pour moi un rare réconfort, alors que dans mon propre pays je ne parviendrai jamais à représenter quelque chose, excepté le cercle restreint de quelques amis. Mais ne soyons pas pessimistes !⁶

À la mort du poète, survenue le 15 juin 1889, la revue *Familia* sort un numéro de deuil entièrement consacré à l'activité et à l'œuvre de Mihai Eminescu, dans lequel son parrain, Iosif Vulcan, lui rend un dernier hommage :

EMINESCU EST MORT !

Ô nation, prends le deuil !... Ô littérature, couvre-toi de larmes !... Ô poésie roumaine, fonds en pleurs ! Une colonne vient de s'effondrer, un astre de soir de s'éteindre, un joyau de disparaître.

Le poète de génie Mihail Eminescu est passé dans l'autre monde. Cette nouvelle ne nous prit pas au dépourvu, car depuis longtemps déjà l'agonie du poète nous

serrait le cœur et nous lisions à perdre haleine toute information liée à sa maladie incurable : n'empêche qu'en ce moment, après l'arrivée de cette terrible catastrophe, devant l'inévitable accompli, un frisson nous envahit le cœur et une tristesse profonde nous fait pleurer à chaudes larmes...

Son sort fut celui de presque tous les grands poètes. Il fit la gloire de sa nation, mais fut et resta pauvre, vécut dans la gêne et mourut dans la misère...

Son génie immortel s'est éteint dans un hôpital, dans une chambre obscure, abandonné par tout le monde, sans que personne vienne lui apporter un dernier réconfort dans son état lamentable, sans aucun ami qui allume une chandelle au moment où son esprit supérieur allait quitter le corps, sans nulle main qui ferme ses yeux engourdis à jamais...

Comme tout le monde le sait, nous avons fait entrer Eminescu dans la littérature et c'est toujours à nous qu'il est revenu au sommet de sa gloire, avec ses sept dernières et plus admirables poésies lyriques. C'est ici qu'il trouva son berceau et sa tombe.⁷

L'activité d'Eminescu commence et s'achève à la revue *Familia*. Leur collaboration a consisté au fil du temps en 19 poésies, un article et la traduction d'une nouvelle. Si nous y ajoutons 17 autres poésies posthumes originales, 14 poésies publiées durant sa vie, trois créations populaires recueillies par le poète et une nouvelle, nous pouvons affirmer sans nous tromper que la revue *Familia* et son rédacteur en chef a contribué, davantage que toute autre publication transylvaine, à la connaissance et la diffusion de l'œuvre d'Eminescu parmi les Roumains de cette partie du pays.

UN NUMÉRO du mois de mai 1869 reproduit les mots prononcés par Mihail Kogalniceanu à Galați au sujet du rôle du théâtre : « Le théâtre représente l'établissement civilisateur d'un peuple. Le théâtre fait fermer les bistrots et les cafés, le théâtre nourrit l'esprit etc. », accompagnés d'une question venant de la part de la rédaction : « Quand est-ce que nous, les Roumains d'Autriche, comprendront l'importance de ces mots ? Quand est-ce que nous réfléchirons sérieusement à la fondation d'un théâtre national, tout aussi nécessaire que le pain de tous les jours ? »⁸

Après un long séjour à Bucarest, Iosif Vulcan publie dans deux numéros consécutifs de *Familia* son article « Să fondăm teatrul național » (Mettons les bases du théâtre national) (1869). Il commence par définir le théâtre comme une haute école morale, humanitaire et patriotique censée cultiver la langue, pour exposer ensuite les possibilités concrètes de fondation d'un théâtre en roumain. Les pas à suivre étaient les suivants : créer des comités chargés de la récolte de fonds, organiser, au bénéfice du fonds constitué, des représentations théâ-

trales avec des dilettantes (éventuellement guidés par M. Millo), ainsi que des concerts et des fêtes populaires. Le bâtiment du théâtre aurait pu être construit à Braşov et héberger les spectacles de la saison d'hiver, alors que dans le reste de l'année les comédiens devraient partir en tournée dans toute la Transylvanie.⁹

L'initiative de Vulcan a été appuyée par plusieurs intellectuels, dont deux jeunes étudiants, collaborateurs de la revue *Familia* et passionnés de théâtre : Mihai Eminescu et Ioan Alexandru Lapedatu. Le premier étudiait à Vienne, le second à Paris. Leurs articles ont consolidé le point de vue de Iosif Vulcan et ont révélé de nouveaux aspects de la question, principalement au sujet du répertoire.¹⁰

Dans son article « Reuniunile literare și cheștiunea teatrului » (Les réunions littéraires et la question du théâtre), Ioan Alexandru Lapedatu écrivait entre autres : « Nous sommes convaincus que les Roumains embrasseront avec enthousiasme l'idée d'un théâtre national et feront des sacrifices pour trouver les moyens de la voir matérialiser [...] car le temps est arrivé de sortir notre passé des pages de l'histoire et de le représenter sur scène. Comme les grandes figures enflammeraient le patriotisme si on les voyait ranimer sous le masque de l'acteur ! Une fois transposées sur scène, nos traditions roumaines et notre douce langue nationale deviendront davantage les nôtres. La poésie dramatique et la musique fleuriront sur l'autel d'une Thalie purement roumaine. »

Mihai Eminescu, dans l'article « Repertoriul nostru teatral » (Notre répertoire théâtral) (paru dans le n° 3/1870) soutient l'idée d'un almanach annuel d'œuvres dramatiques et la nécessité d'aider à la formation des acteurs, puisque « Si le répertoire est l'âme d'un théâtre, les acteurs en sont le corps, la matière qui fait vivre le répertoire. Si la nation roumaine voudra vraiment contribuer à la fondation d'un théâtre, dont elle soit fière, elle saura créer les subventions nécessaires aux acteurs et aux actrices. »

Iosif Vulcan eut à ce sujet plusieurs entretiens avec les députés roumains dans le parlement hongrois, notamment avec Alexandru Mocioni et Iosif Hodoş. Ce dernier avait, dès 1868 déjà, soulevé la question de la fondation d'un théâtre roumain. Dans le cadre des débats parlementaires du 10 à 12 février 1870, celui-ci demanda à ses collègues de voter une aide de 200 000 fl. destinés à la fondation d'un théâtre national roumain. Cette demande ne fut pas prise en compte, bien qu'elle fût appuyée par Ferenc Deák. Peu de temps après, la même question sera remise en discussion par les autres députés roumains (il s'agit de Iosif Hodoş, Sigismund Borlea, Eugen Ion Cucu, Mircea V. Stănescu et Vincențiu Babeş), malheureusement avec le même insuccès.

Au début du mois de décembre 1869, Iosif Vulcan est invité chez George Mocioni, pour prendre part à une réunion des intellectuels et des députés roumains de Pest.¹¹ Au centre des discussions, la fondation d'un théâtre roumain. Toute « l'intelligence » roumaine devrait être convoquée après Noël pour dési-

gner un comité qui allait s'occuper de cette question. Au début de février 1870, l'intellectualité roumaine se réunit deux fois chez Mocioni. Lors de la seconde réunion, à laquelle participèrent tous les députés roumains dans le parlement hongrois, ils décidèrent de la convocation d'une assemblée générale des intellectuels roumains à Pest pour le 28 février.¹² Un appel lancé en ce sens, signé par tous les députés présents ainsi que par Iosif Vulcan, fut imprimé sur des feuilles volantes et publié dans *Familia*. Il fut ensuite envoyé chez tous les Roumains de la colonie roumaine de la ville. En voici le résultat, tel qu'il est présenté dans *Familia* :

*Dans la salle joliment décorée pour cet événement, nous vîmes avec joie l'arrivée d'un public nombreux, formé de vieillards, hommes et jeunes, alors qu'à la galerie nous eûmes le plaisir de saluer aussi quelques femmes, qui – en qualité de représentantes de la beauté – étaient venues assister à cette conférence tenue dans l'intérêt des beaux arts. Le nombre de participants étaient autour de 70, dont plusieurs membres de l'élite, hauts dignitaires et autres citoyens honnêtes. La conférence fut ouverte à quatre heures de l'après-midi, Gavril Mihályi, juge au tribunal suprême, fut élu président et Iosif Vulcan, secrétaire. La nécessité de fonder un théâtre national roumain fut reconnue à l'unanimité. Les participants aux débats votèrent les mesures à prendre et désignèrent une commission formée de cinq membres (V. Babeş, Iosif Hodoş, Petru Mihályi, Alexandru Mocioni et Iosif Vulcan) pour rédiger un programme en ce sens. Ce programme devait par la suite être imprimé, distribué à tous les participants à la conférence et débattu dans une conférence convoquée ultérieurement.*¹³

La commission désignée rédigea un projet de programme, qui fut mis en discussion et ensuite débattu lors de l'assemblée du 28 mars, à laquelle participa « presque toute l'intelligence roumaine à Pest ». À la fin de cette assemblée, le député Vasile Butean présenta une liste de souscriptions (de 2 120 fl.) au fonds du futur théâtre national.¹⁴ Le jour suivant, les députés et autres intellectuels de Pest commencèrent les souscriptions. La commission se réunit à nouveau le 5 avril 1870, chez Alexandru Mocioni (qui a souscrit la somme considérable de 1 850 fl.), et élut Iosif Hodoş comme président et Iosif Vulcan comme secrétaire. Le secrétaire devait remplir aussi la fonction de caissier et rédiger un appel au public roumain. Le projet d'appel fut lu dans la séance du 7 avril, où Vincențiu Babeş reçut la mission de rédiger les statuts de la future société et s'occuper du fonds matériel nécessaire au théâtre roumain.¹⁵ L'Appel, signé le 7 avril 1870 par le président Iosif Hodoş et par le secrétaire Iosif Vulcan, fut publié dans *Familia* et dans d'autres journaux.

Conformément à la résolution des conférences de « l'intelligence » roumaine à Pest, l'assemblée générale de constitution de la future société eut lieu du 4 au 5

octobre 1870, à Deva.¹⁶ Les participants venaient de Transylvanie, Maramureș, Banat et « des parties hongroises ». Après un bref historique du mouvement pour la fondation du théâtre national, Iosif Hodoș et Iosif Vulcan soulignèrent dans leurs dissertations – respectivement « Despre teatru în țările române »¹⁷ (Sur le théâtre dans les pays roumains) et « De ce voim s-avem un teatru național »¹⁸ (Pourquoi un théâtre national) – à la fois l'importance et la nécessité d'un théâtre roumain. Iosif Vulcan synthétisa dans son discours tout ce qu'il avait soutenu les trois dernières années au sujet de la mission d'un théâtre national :

Le théâtre est une exposition de caractères humains, une arme de la civilisation, un drapeau qui annonce le triomphe de la culture. Le théâtre national est une école de culture nationale sur le frontispice duquel est écrit « la langue et la nationalité ». Cependant notre cible suprême doit être le peuple ! Jetons donc les bases d'un théâtre national qui nous aide à éveiller le peuple ! Mettons sous ses yeux les tableaux splendides de notre histoire, pour le fortifier avec les armes de la culture nationale, le reconforter, l'encourager !

Une fois les statuts présentés et approuvés, l'assemblée vota à l'unanimité la résolution de fondation de la Société pour la création du fonds nécessaire au théâtre roumain de Transylvanie. Le comité directoire était formé de Iosif Hodoș (président), Alexandru Mocioni (vice-président), Iosif Vulcan (secrétaire), Vincențiu Babeș (cassier), Alexandru Roman, Petru Mihályi, Iosif Gall (membres). Conformément au point 10 des statuts, le siège de cette société était établi dans la capitale de la Hongrie. Les fonds nécessaires devaient être obtenus de donations, de l'organisation de spectacles d'amateurs, de concerts, de bals etc. La société disposait, au moment de sa constitution, d'un fonds de 8 000 fl. provenant des donations faites par différentes personnes de Transylvanie et de Hongrie.

Constituée dans l'intention de créer la base matérielle nécessaire à la fondation, « dans le temps », d'un théâtre roumain en Autriche-Hongrie, cette société n'a pas réussi à atteindre son but final. Les services importants qu'elle a rendus à la culture roumaine de Transylvanie et de Hongrie ne peuvent toutefois pas passer inaperçus. Le mouvement théâtral d'amateurs a pris de l'ampleur, de nombreux artistes d'opéra, instrumentistes et compositeurs, ont bénéficié de l'aide substantielle de la Société. La Société pour la création du fonds nécessaire au théâtre roumain devient, à côté de l'ASTRA (l'Association transylvaine pour la littérature et la culture du peuple roumain, fondée à Sibiu, en 1861), le principal établissement roumain censé contribuer à l'éducation artistique et culturelle du peuple, de même qu'à la création d'un répertoire théâtral et musical et à la formation du premier groupe d'acteurs et de musiciens roumains.

LA REVUE *Familia* représente un moment important dans le développement de la presse culturelle roumaine. Ayant un caractère encyclopédique (« feuille encyclopédique et littéraire aux illustrations »), elle est devenue un véritable récepteur du phénomène culturel et social, apportant sa contribution dans différents domaines : instruction du peuple, émancipation de la femme, développement du théâtre roumain en Transylvanie et en Hongrie, diffusion de la science, des arts plastiques et de la musique ainsi que des personnalités représentatives de la culture nationale et universelle.

Familia arrive, grâce aux prêtres et aux instituteurs, dans de nombreux villages de Transylvanie, elle franchit les Carpates et devient une publication culturelle roumaine de référence. Les deux premières séries de la revue *Familia* (de Pest et d'Oradea) constituent un cas unique dans les annales de la presse roumaine du temps, aussi bien par sa longévité (1865-1906) que par son contenu et sa présentation graphique et iconographique. Durant cette période de quatre décennies, elle a gardé son format et sa structure : à la une, le portrait d'une grande personnalité culturelle-politique roumaine ou étrangère, accompagné d'un texte biographique ; ensuite des poésies et créations en prose, en original ou en traduction, des études d'histoire, de linguistique, de folklore ; à la fin, des informations politiques et littéraires, la rubrique de discussions avec les lecteurs, des mots-croisés, la poste de la rédaction. La revue publie de nombreux articles instructifs : impressions de voyage, chroniques d'art et de musique, modèles de broderie etc. Un grand nombre d'écrivains débute dans les pages de *Familia*, elle attire des poètes et des prosateurs, des critiques littéraires et des journalistes, elle publie les écrits de ceux qui ne figurent pas parmi ses collaborateurs directs, tels que George Coșbuc et Octavian Goga.

L'éditeur et le rédacteur de cette revue a œuvré pendant 42 ans pour que le périodique arrive toutes les semaines chez le lecteur. À la mort de sa mère, en août 1873, Iosif Vulcan, accablé de douleur, interrompt la parution de la revue du 12/24 août au 4/16 novembre. Dans le numéro 36 (4/16 novembre 1873) il fait un aveu à la fois émouvant et critique : « J'ai pleuré la mort de ma mère et je continue de la pleurer [...] Elle n'a pas été que ma mère, elle a été aussi la mère de *Familia*. Oui, car ce n'est pas notre public toujours indifférent à toutes les entreprises nationales qui a préservé l'existence de cette feuille, mais ce sont ma mère bien-aimée et mon père profondément affligé. »

Familia a continué son activité jusqu'au 31 décembre 1906, quand parut le dernier numéro. Dans son article « Încheiere » (Fin), Iosif Vulcan fait ses adieux aux lecteurs :

Mon âge avancé et ma santé fragile m'obligent à quitter la table rédactionnelle et arrêter la parution de cette revue.

C'est un moment de grande importance pour moi, qui change toute ma vie. Un moment beaucoup plus émouvant que je ne peux le décrire. La séparation du métier pratiquée pendant 42 ans, qui t'a procuré tellement de moments de bonheur, est un sentiment qui fait trembler tes veines et te fait lâcher la plume.

Je reconnais que cette revue, créée à un moment où il y avait peu d'écrivains et qu'elle était le seul flambeau littéraire roumain en Hongrie, s'est souvent présentée avec des ouvrages de débutants, mais je ressens aussi la joie de voir que quelque-uns d'entre eux sont devenus les chefs de file de notre littérature.

*Ce que je tiens encore à souligner, c'est que pendant plusieurs années, *Familia* a été la seule lecture des femmes roumaines de Hongrie.*

Je suis conscient que nous sommes restés loin du succès escompté, mais j'ai la satisfaction d'avoir fait de mon mieux pour élever la culture nationale.

Par ces constatations, je salue avec joie notre jeunesse qui a le devoir de continuer avec plus de succès l'activité littéraire à laquelle j'avais voué toute ma vie.

Je remercie tous ceux qui m'ont offert leur aide.

Iosif Vulcan, l'homme qui au fil de plusieurs décennies a lutté pour promouvoir la culture roumaine de Transylvanie et de Hongrie, s'éteint un an après, le 8 septembre 1907.



Notes

1. Maria Berényi, *Cultură românească la Budapesta în secolul al XIX-lea*, Giula, 2000, p. 93-126.
2. Mircea Popa et Valentin Tașcu, *Istoria presei românești din Transilvania*, Cluj-Napoca, 1980, p. 29-30.
3. Iosif Vulcan (31 mars 1841, Holod – 8 septembre 1907, Oradea), journaliste, animateur culturel et écrivain. Fils du curé uni Nicolae Vulcan et de Victoria Irinyi, Vulcan grandit dans une famille d'érudits, dont le représentant le plus illustre fut l'évêque Samuil Vulcan. Après le lycée, il s'inscrit à la faculté de droit de Pest (1859-1863). À Pest, son oncle, József Irinyi, l'aide à entrer dans le milieu hongrois, Vulcan devenant un collaborateur actif des publications de langue hongroise et roumaine. N'étant pas trop attiré par la profession d'avocat, il décide de devenir journaliste. En 1865 il met les bases de la revue *Familia*, dont il sera le directeur pendant 42 ans.
4. Maria Berényi, *Românii din Ungaria de azi în presa română din Transilvania și Ungaria secolului al XIX-lea (1821-1918)*. *Documente*, Giula, 1994, p. 6-22.
5. Apud I. Hangiu, *Dicționarul presei literare românești, 1790-1990*, 2^e éd. revue et complétée, Bucarest, 1996, p. 175-176.

6. Constantin Mălinaș, « Eminescu și revista “Familia” ». <http://revistaiosifvulcan.wordpress.com/teme/eseuri-si-studii/constantin-malinas-eminescu-si-revista-“familia”/>
7. *Familia*, n° 26, 1889, p. 309-311.
8. *Ibid.*, n° 21, 1869, p. 250.
9. *Ibid.*, n° 29, 1869, p. 337-338 et n° 30, 1869, p. 349-351.
10. *Ibid.*, n° 35, 1869, et nos 3 et 31, 1870.
11. *Ibid.*, n° 50, 1869.
12. *Ibid.*, n° 7, 1870, p. 82.
13. *Ibid.*, n° 8, 1870, p. 93.
14. *Ibid.*, n° 12, 1870.
15. *Ibid.*, n° 13, 1870.
16. *Ibid.*, n° 37, 1870, p. 442.
17. *Ibid.*, n° 41, 1870, p. 481-486.
18. *Ibid.*, n° 40, 1870, p. 469-477.

Abstract

The *Familia* Review on Its 150th Anniversary:
Its Cultural and Identity-related Significance

The *Familia* review was a cultural institution founded by Iosif Vulcan (1841–1907) in 1865 in Pest (the headquarters were relocated to Oradea in 1880), and its stated mission was to spread the Romanian culture in Hungary and in Transylvania, and also to cultivate the national language and raise national awareness. It was the most important Romanian magazine in Hungary during the second half of the 19th century and it quickly became a beacon for the whole of Romanian literature, an emblem of the national cultural identity. Central to its fame was the fact that it published the debut piece of Mihai Eminescu, the poem *De-aș avea* (If I had). Also at the initiative of Iosif Vulcan and of the *Familia*, the year 1870 saw the establishment, in the capital of Hungary, of the Society for the Creation of a Romanian Theatrical Fund for Transylvania which, alongside the ASTRA (The Transylvanian Association for Romanian Literature and for the Culture of the Romanian People, 1861), became the main promoter of the artistic and cultural education of the Romanians in Transylvania and Hungary.

Keyword

press, Iosif Vulcan, Mihai Eminescu, literature, theater